

lignes, l'influence de l'heure avancée de la nuit et les fatigues de la journée appesantirent ses paupières ; puis, de la somnolence qui envahit peu à peu son cerveau, il tomba dans un sommeil profond.

Grâce à cette circonstance, celui à qui on adressait Toinette comme au seul parent qu'elle eût en ce moment put achever des yeux seulement la lecture entamée à voix basse. Et quand il fut au dernier mot de la lettre, il la reprit depuis le début, cessant parfois de lire pour s'abandonner aux nombreuses et graves réflexions que lui suggérait sa lecture. Sans aucun doute, ces réflexions lui seraient également venues et l'auraient troublé s'il avait eu son ami pour auditeur ; mais celui-ci ne leur aurait pas laissé le temps de prendre assez solidement possession de l'esprit de Bénard pour changer en une courageuse résolution d'honnête homme une mauvaise inspiration fécondée par les plus mauvais conseils. Cette mauvaise inspiration, d'abord simple idée qu'à peine il osait entrevoir, mais que, depuis, il regardait en face, et qui bientôt devait être un fait accompli, c'était d'ajouter la faute irréparable d'une fuite honteuse aux torts de calculs imprudents qui avaient déterminé pour le mercier un sinistre commercial. Les mauvais conseils, Bénard les devait à son ami Pierre Bourdier, un ex-banqueroutier jadis dérobé à la justice par de bonnes âmes, ses dupes, prises de pitié pour sa femme et pour son enfant. Plus tard, femme et enfant avaient été abandonnés par Bourdier, qui était venu à Paris faire, comme on dit, des affaires, ou, pour parler plus exactement, offrir sa complicité à toutes les intentions malhonnêtes, et profiter pour vivre de la tromperie des uns et de la ruine des autres. A ce métier où tout est bénéfice, sauf pour l'honneur, placé à fonds perdu, peu s'enrichissent cependant. Ces gens de ressource, habiles à trouver le biais de la mauvaise foi dans tous les cas honteux, ont, d'ordinaire, quelque vice qui fait à leur bourse un trou par où tout passe. Pierre Bourdier en avait

plusieurs ; mais l'amour du jeu dominait les autres. Chargé d'un placement de marchandises d'origine suspecte, le hasard l'avait mis en rapport avec le mercier de la rue Jean-Tison.

Celui-ci, tête faible, cœur vaniteux, séduit par le langage du vendeur, alléché par les facilités de paiement qu'il lui offrait, et surtout flatté de pouvoir donner à sa vanité de marchand la satisfaction d'étaler derrière ses vitres des *articles* qu'on ne trouvait point chez ses confrères, accepta les propositions de Pierre Bourdier. De là leur liaison, qui s'établit peu à peu d'une façon si étroite, si intime, que Bourdier devint, pour ainsi dire, l'associé de Bénard ; associé officieux. Non-seulement il découvrait pour lui les fournisseurs les plus accommodants sur la date des échéances, mais encore il lui recrutait des clients. En retour de tant de services rendus, il était juste que Pierre Bourdier eût son couvert mis chez son ami Bénard et que, dans l'occasion, il eût droit à un emprunt sur la recette du jour. Comme bien on le suppose, les occasions d'emprunt se renouvelèrent. Ce ne fut d'abord qu'une sorte de dîme, puis un partage, et non pas seulement sur les bénéfices, mais bien sur le produit de la vente clandestine, et par conséquent à vil prix, de marchandises qui, quelquefois, n'étaient même pas encore payées au fabricant. Ces opérations commerciales, expédients de l'improbité, ne seraient pas venues à l'esprit de Bénard, et il n'y aurait pas prêté les mains, si Pierre Bourdier les lui eût ouvertement proposées. Mais ce dernier, quand l'embarras d'une échéance menaçait son ami, lui laissait croire qu'il s'était mis à la recherche de quelque prêteur sur gages, et ces marchandises que Bourdier livrait à titre de vente définitive, Bénard les croyait seulement mises en dépôt chez le soi-disant prêteur, pour répondre de la somme avancée. Encore le mercier de la rue Jean-Tison n'acceptait-il cette ressource, blessante à la fois pour son orgueil et pour sa conscience, que dans une cer-